

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 123

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : le sergent de ville
Autor: Balley, Berthe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257619>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les Mères

Elle était-là, debout, la mère douloureuse...

Eh bien, vraiment, elles sont toutes debout, au moment du danger, au moment de la souffrance, au moment de l'héroïsme, au moment qui semblerait devoir être le moment du désespoir.

Voici cette reine du Portugal qui couvre de son corps dressé le corps déjà cadavre de son époux, le corps blessé mortellement de son fils, le corps blessé aussi de son second fils, s'exposant, c'est trop peu dire, se donnant à la mort qui semble avoir comme reculé devant elle et frappant l'assassin de ce qu'elle a dans la main ; et ce qu'elle a dans la main, ironie singulière, tragique peut-être, souriante peut-être à travers l'horreur des choses, se trouve être un bouquet de fleurs.

Voici ces mères de soldats frappés au Maroc, M^{me} Ricard, mère du lieutenant Ricard ; M^{me} la comtesse de Florian, mère du cavalier Amaury de Kergorlay, héroïques dans leur deuil, et bénissant Dieu parce qu'il ne put pas se tromper, ni nous tromper et parce que la mort glorieuse des jeunes, comme l'avait déjà compris l'antiquité, est un signe d'honneur mis sur la porte d'une maison.

Toutes, reines, nobles, bourgeoises parfaitement égales devant les volontés divines et le mystère des desseins célestes qu'on ne pénètre pas, mais qu'il est permis d'estimer justes en leurs fins suprêmes, ont semblé dire le mot sublime de Venillot : « Seigneur ! ôtez-moi mon désespoir et laissez-moi ma douleur ! »

Les sociologues ont cru découvrir qu'il a existé une période de l'humanité où les femmes, à la condition qu'elles fussent mères, étaient les chefs de l'Etat, ou bien qu'il a existé certains peuples où les femmes mères de famille étaient les chefs de la cité, étaient le grand conseil du peuple. Si Tacite a été bien renseigné sur les vieux Germains, qui sont partiellement nos ancêtres, il faut croire, et il faut savoir que les mères étaient consultées sur toutes les grandes affaires et pesaient d'un très grand poids dans toutes les délibérations des chefs du peuple.

* * *

C'est tout cela qu'on a appelé la *matriarcat*. Qu'il ait existé constitutionnellement, c'est ce dont je ne suis pas assez sûr, ni personne ; mais je dis qu'il existe réellement toujours, partout où la nation est forte et s'est conservée généreuse. La mère forte et généreuse est comme l'âme de la patrie. La patrie se reconnaît en elle et elle-même se reconnaît dans la patrie et l'une fait comprendre et pour ainsi dire fait sentir l'autre.

Sans remonter à la mère des Gracques... Et pourquoi non ? Si Sparte a duré plus longtemps qu'Athènes et si Rome a duré plus longtemps que la Grèce, c'est en grande partie parce que la femme, mère des citoyens, avait beaucoup plus d'importance à Sparte qu'à Athènes, où elle semble n'en avoir eu aucune, et beaucoup plus à Rome qu'en Grèce, où elle n'en eut jamais beaucoup nulle part. La *Matrona* a été la personnification de la république romaine en son temps et une des forces dont était fait ce faisceau puissant qui était l'Etat romain. Plus tard, les mères des grands hommes, à commencer par Blanche de Castille et à

continuer par presque toutes les mères d'hommes illustres, ont été des femmes distinguées par l'esprit et surtout par le cœur.

Peut-être y a-t-il là une loi physiologique, les « fils tiennent de la mère » en général, surtout moralement. Mais j'y vois encore plus l'influence de l'exemple, extrêmement forte quand elle va, dans la famille d'un sexe à l'autre, et comme diagonalement. Que le jeune garçon trouve en son père des exemples de virilité et de force d'âme, il ne laissera pas d'y attacher son attention ; mais qu'il les trouve chez sa mère, il en sera beaucoup plus frappé et pénétré plus profondément, de même qu'une affection délicate, attendrie et comme féminine de la part d'un père laisse une trace ineffaçable dans l'esprit de sa fille. Que d'exemples, tout proches de nous, aurais-je à citer, si les souvenirs de la vie privée ne devaient pas être protégés par une certaine pudeur publique et je veux dire par une certaine pudeur de publicistes !

A ce propos, comme les lecteurs se trompent quelquefois sur nos intentions et même sur nos idées essentielles ! J'avais écrit quelque part, sans songer à mal : « ... les garçons, à l'âge de douze ans, passant sous l'influence du père et échappant à celle de la mère... » J'ai reçu une lettre à cheval comme on disait autrefois, ou une de ces lettres par quoi l'on se sent mis à pied, et c'est précisément la même chose.

* * *

Comment pouvais-je trouver bon que le garçon passât sous l'influence du père et comment pouvais-je vouloir qu'il échappât à l'influence de la mère ? Comment un homme qui a quelques prétentions à l'office

Feuilleton du Pays du dimanche 3

Le Sergent de ville

par Berthe Balley

— Oui, ma chérie, il faut te lever de bon matin demain pour aller à l'école.

La fillette ne répliqua pas, et, suivie de son frère, elle entra dans la chambre où, aidés de leur mère, ils eurent vite fait de se déshabiller et de se coucher. Jeanne, les ayant embrassés et bordés dans leurs petits lits blancs, leur recommanda de dormir, puis, refermant la porte derrière elle, entra dans la salle à manger où Pierre l'attendait.

— Je l'ai revu, dit celui-ci, tandis qu'elle s'asseyait en face de lui.

— Qui ?
— Jacques, mon frère. Et pour lui j'ai failli à mon devoir.

— Toi ?
— Moi. Ecoute.

Et Pierre raconta l'histoire de l'estrade s'écroulant, de la grosse dame et de son porte-monnaie, que Jacques allait lui voler.

Quand il eut fini :

— Oui, fit-il, mon devoir était de le faire arrêter, je n'en ai pas eu le courage. Brusquement, le souvenir de notre enfance m'est revenu à l'esprit. Je lui ai dit : « Va-t'en ! »

— Tu as bien fait, dit Jeanne simplement, c'est ton frère...

Un an s'est passé, amenant l'oubli sur cette aventure dans la mémoire du brave sergent de ville. N'ayant jamais rencontré son frère parmi les coupables arrêtés par

lui en ce laps de temps, il espère, quand il y pense, que Jacques se sera amendé et peut-être même à jamais corrigé par la honte éprouvée en le voyant.

On parlait alors d'une bande organisée opérant dans la banlieue ou dans les communes annexées de Paris, telles qu'Auteuil et le Point-du-Jour. Des malfaiteurs masqués pénétraient dans les villas en l'absence des propriétaires ou des locataires et les dévalisaient. D'une adresse extrême, ils échappaient à toutes les recherches. Cependant, une lettre anonyme avait prévenu le commissaire du quartier où habitait Pierre, que la bande devait, la nuit suivante, s'introduire chez un vieillard, brocanteur et usurier passant pour fort riche, quoique d'aspect misérable, habitant rue du Pont, à Neuilly.

Le commissaire de police ainsi averti —

de moraliste, pouvait-il professer des théories si monstrueuses ? Comment...

Mais, s'il vous plaît, je n'ai jamais soutenu qu'il fût bon que le garçon échappât à la mère, ni que je voulusse qu'il en fût ainsi. J'ai dit qu'il en est ainsi, que les choses se passent de la sorte, qu'il en va comme cela, que c'est ce qui a lieu et que c'est le phénomène qui se produit. J'aurais dû peut-être ajouter : « Malheureusement. » Peut-être ; mais comme ce n'était pas du tout un article pédagogique que j'écrivais, le « malheureusement » n'avait rien à faire en ce papier-là.

Tant il y a que c'est précisément mon avis que le garçon doit passer sous l'influence du père, ce qui est naturel, nécessaire et excellent, sans échapper à celle de la mère. Il y a un moment dans la vie de l'enfant où il se dédouble sans se partager. Il avait un guide ; il en a deux et

Chacun en a sa part ; les deux l'ont tout entier.

Il y a un moment où, à l'influence de la mère doit s'ajouter celle du père et de telle sorte que celle-ci, en complétant celle-là, ne fait, en la rendant plus efficace, que la rendre plus forte.

J'ai connu une mère qui a excellemment élevé son fils à force d'avoir été élevée par lui. Elle était douce et très timide. Elle aurait désiré que son fils eût une carrière très pacifique, et si elle n'était pas tout à fait sûre de souhaiter qu'il fût notaire, c'est qu'il existe des études d'avoué. Le petit garçon était éminemment belliqueux. Tant qu'il n'y que ceci qu'il aimait à commander à des soldats de bois, elle ne s'en inquiéta pas autrement et continuait à rêver de panonceaux. Mais, quand, devenu à peu près grand, le petit garçon se montra parfaitement décidé à entrer à l'Ecole militaire, elle fut d'abord désolée, puis mélancolique, puis résignée ; puis, peu à peu, elle devint fière et c'est elle qui soutint le fils contre le père qui était resté aussi pacifique qu'elle l'avait été.

Etait-ce atavisme latent chez la mère, et que la vocation du fils avait peu à peu réveillé ? Je ne crois pas ; c'était contagion. Si l'on avait — je le souhaite aux dames — des miroirs où l'on se vit plus beau qu'on est, on deviendrait plus beau à se regarder souvent. Cette mère s'était regardée dans son fils comme dans une glace. Elle avait dit d'abord : « Je ris de me voir si fière en ce miroir » et peu à peu elle était devenue plus fière, en effet. Oh ! le miroir suggestif que les yeux d'un fils !

sans doute par un faux frère mécontent — ordonna à Pierre et à deux autres agents de se poster, la nuit venue, à l'endroit indiqué, afin de s'emparer des malfaiteurs.

Jeanne avait toute la journée éprouvé, sans savoir pourquoi, une tristesse insurmontable. Ces expéditions où son mari exposait sa vie l'inquiétaient toujours. Cette fois, cependant, elle ressentait plus que de l'inquiétude ; c'était en son cœur comme une vague angoisse ; elle eût voulu lui dire : « Ne va pas là ! »

Mais le devoir s'impose, et, le moment arrivé du départ, elle remit elle-même au sergent de ville le revolver chargé dont il pouvait avoir besoin et l'embrassa en lui recommandant la prudence.

Les agents, déguisés en ouvriers, sont cachés derrière les planches et les plâtras d'un immeuble en construction, à peu de distance de la maison désignée. Ils attendent. Deux heures du matin viennent de

Toujours est-il que c'est un spectacle consolant et réconfortant que celui de ses mères stoïques et de ces mères sublimes qui se redressent de toute leur hauteur dans le péril et dans la douleur, au champ d'honneur et au champ de deuil.

Elle était là, debout, la mère douloureuse...

Elles sont toutes debout. « Un Empereur doit mourir debout. » Les mères — et vous voyez bien que c'est le *matriarcat* — veulent vivre et mourir debout, comme des souveraines, pour donner l'exemple de la tête haute et la leçon de « Haut les cœurs ! »

Emile FAGUET,
de l'Académie française.

Le Ballon

I

Paris était assiégé.

Depuis trois mois environ, les communications étaient coupées, et la grande ville, devenue une immense fournaise, grondait et tonnait, forgeait des essieux, fondait des canons, fabriquait des armes, des obus, des cartouches... Tout ce qui manquait à Paris, Paris se le donnait ; une seule chose inquiétant ce géant mis au secret : le manque de nouvelles ; Paris souffrait surtout de son isolement.

Bientôt, cependant, un moyen de correspondre fut trouvé : la science surgit au milieu de la tuerie : des ballons furent construits et emportèrent de Paris pour la province des ballots de lettres ; les pigeons, fendant les airs, revinrent des départements, apportant sous leurs plumes des milliers de dépêches microscopiques qu'un appareil grossissant reproduisait à l'arrivée.

Ballons et pigeons traversaient les lignes d'investissement, échappant aux balles de l'ennemi qui tirait dessus sans pitié. Des hommes intrépides, qui jamais n'avaient manœuvré la soupape d'un ballon, se jetèrent à l'aventure dans l'espace, bravant le danger.

Beaucoup de ces ballons tombèrent en France ; d'autres allèrent en Allemagne et furent capturés ; d'autres enfin furent moins heureux, tels le *Jacquard*, monté par le marin Prince, qui se perdit en mer, et le *Richard Wallace*, monté par le soldat Lacaze, aperçu près de Niort où on lui cria de descendre, et qui, continuant de courir, tomba en pleine mer.

sonner, rien encore. Tout à coup, un léger bruit... Deux hommes masqués paraissent, rasant les murs. Ils s'avancent près de la maison basse et de pauvre apparence habitée par le vieil usurier. Une porte bâtarde est placée près de la boutique étroite ; l'un d'eux, armé d'une pince monseigneur, force cette porte. Les agents s'élancent... ils vont les prendre comme dans une souricière.

Soudain, un coup de sifflet retentit. Pierre se précipite vers l'endroit d'où il est parti. L'homme qui faisait le guet et a donné à ses compagnons le signal convenu s'enfuit, mais Pierre le poursuit, il va l'atteindre, quand l'autre, se détournant brusquement, d'un coup de tête donné dans la poitrine du gardien de la paix l'envoie rouler sur la chaussée où il reste étendu, sans mouvement. Sa tête a frappé l'angle du trottoir, mais au moment où il recevait le coup formidable, un nom est sorti de ses lèvres :

— Jacques !

C'est l'histoire de deux de ces héros ignorés que j'ai entrepris de conter.

II

C'était en novembre ; des paquets de brumes noires roulaient au-dessus de Paris. De la cour de la Villette, un ballon devait s'élever ; les deux aéronautes improvisés étaient, l'un un franc-tireur, nommé Langlois, l'autre un marin, un Breton, Lehurec.

Ils s'étaient généreusement offerts pour le périlleux voyage, et on leur avait sommairement indiqué, pendant le gonflement, la manœuvre du ballon.

Le départ, qui devait avoir lieu vers midi, fut retardé pour des causes diverses et ne put s'effectuer qu'à 3 heures. Il restait peu d'heures de jour, et, pour surcroît d'ennui, un vent violent s'était levé.

Cependant, les deux hardis volontaires hâtaient les préparatifs, faisant justement remarquer que le vent soufflant du Nord-Est ne tarderait pas à les déposer en pays non occupé, dans l'Ouest, au milieu de nos armées en formation.

Le difficile était peut-être d'atterrir après avoir passé les lignes d'investissement, mais le marin avait répondu avec un bel aplomb :

— Nous nous pendrons à la corde de la soupape, et, quand il n'y aura plus de vent dans la boule, il faudra bien qu'elle tombe !

On hâta le chargement. Le vent qui redoublait couchait par instant l'énorme bulle presque jusqu'à terre, et nul ne se faisait illusion sur les dangers qui attendaient les voyageurs. Enfin un assez volumineux paquet de correspondances, et des plus importantes, envoyées par le gouvernement de Paris, furent empilées dans la nacelle.

On se serra les mains une dernière fois avec une larme furtive au coin de l'œil. Des hommes délièrent les câbles et s'y cramponnèrent un instant, puis houp ! au commandement on lâcha tout, et le ballon s'enleva vivement dans le ciel brumeux, emportant à la patrie comme un battement du cœur de Paris...

III

Penchés au bord de la nacelle, les deux hommes regardaient au-dessous d'eux la grande ville qui fuyait et semblait s'enfoncer en terre avec sa forêt de toits bleus.

Le spectacle était grandiose et nouveau pour eux ; aussi demeurèrent-ils longtemps silencieux, en observation, captivés par la magnificence du tableau qui s'offrait à leurs yeux.

Autour de Paris, les collines déjà enveloppées de brumes apparaissaient, puis des villages, des bois, des plaines, tout un da-

— Jacques !... il a dit Jacques !... Oh ! mon Dieu ! si c'était...

Le criminel n'ose achever sa phrase. Il reste un instant comme frappé de terreur, puis, au lieu de s'enfuir, il se précipite vers le sergent de ville, tire son mouchoir, lui essuie le visage couvert de sang, le prend dans ses bras comme un enfant, et tandis que de grosses larmes coulent de ses yeux, il l'appelle des noms les plus tendres :

— Pierre !... mon bon Pierre !... mon frère ! reviens à toi... parle-moi... pardonne-moi, mon frère... Je t'aurais tué ? toi si bon ! qui m'a sauvé de la prison et de la honte !... Ah ! reviens à la vie, Pierre... Je te promets, cette fois, et pour toujours, de travailler, de racheter le passé, de devenir un honnête homme !... Je te le jure, par la mémoire de notre mère, de notre frère... Pierre ! oh ! Pierre !

(A suivre.)